

« Et vous, Honoré, en voulez-vous une tasse ? » Caféine et création chez Balzac

Lauren BENTOLILA-FANON
Université Toulouse-Jean Jaurès
PLH-ELH

Au creux de sa maison située rue Raynouard, dans la salle des épreuves corrigées où sont exposés placards et brouillons maculés d'encre, trône la cafetière en porcelaine de Limoges que Balzac commanda en 1833 par l'intermédiaire de Zulma Carraud. Sous vitrine comme sous verrous, l'objet marqué des initiales du grand romancier est celui qui recueillit pendant des années la liqueur noire, témoin de tant de nuits blanches, dont la légende veut qu'elle ait tué l'auteur de *La Comédie humaine*. Ainsi *Le Figaro* reproduit-il, pour le cinquantième anniversaire de la disparition de Balzac, une note du docteur Nacquart, selon laquelle « une ancienne affection du cœur, souvent exaspérée par le travail et par l'usage, ou plutôt par l'abus du café¹ » aurait emporté le génie, tandis que Taine énonçait déjà dans le *Journal des débats* du 3 février 1858 que Balzac « est mort à cinquante ans, le sang enflammé par le travail des nuits et l'abus du café² », de la même manière qu'Octave Mirbeau attribue cette perte prématurée à une « artériosclérose, – ce qu'on appelait en ce temps-là une hypertrophie du cœur, – que lui avaient valu son travail fou, et quelque chose de plus fou encore que son travail, l'abus qu'il faisait du café³ ». Mais, comme en témoignent les propos de Mirbeau, si le café fut incriminé dans la mort de Balzac, c'est en réalité parce qu'il semble avoir cristallisé les aspects d'un mode de vie placé sous le signe de l'outrance : victime de sa démesure, Balzac aurait pleinement subi les *déboires* d'une besogne phénoménale copieusement arrosée d'excitant.

Dans ces notices nécrologiques se rencontrent et s'entremêlent en effet les deux excès prêtés à l'auteur que sont la littérature et la consommation de café, dans un appariement essentiel de l'encre et de la boisson, de la production et de la consommation, du physique et de l'intellectuel. Véritable « galérien de plume et d'encre⁴ », tel qu'il se définit lui-même, Balzac a bel et bien puisé à la source trouble

¹ Charles-Albert Bertall, « Balzac », article du 20 août 1881 dans *Le Figaro. Supplément littéraire du dimanche*, <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k273953j.item>.

² Hippolyte Taine, « La vie et le caractère de Balzac », article du 3 février 1858 dans le *Journal des débats*.

³ Octave Mirbeau, *La 628-E8*, in Pierre Michel (éd.), *Œuvre romanesque*, Paris, Buchet/Chastel, 2001, volume III, p. 583.

⁴ Honoré de Balzac, lettre à Zulma Carraud du 2 juillet 1832, in Roger Pierrot et Hervé Yon (éd.),

d'un tonique auquel la science d'alors reconnaît des principes actifs particulièrement puissants. Quoique largement répandu en tant que produit de première nécessité, le café reste au XIX^e siècle une boisson dont on a pleinement conscience des effets sur l'organisme et, partagé entre art culinaire et médecine, il fait l'objet de longs développements dans les traités de physiologie tout autant que dans les manuels de gastronomie. Si les médecins reviennent sur les maux dont on a accusé ce produit exotique depuis son introduction en France au XVII^e siècle, ils n'en constatent pas moins la manifeste « influence sur l'économie animale » par la modification « de l'état de nos organes et de leurs fonctions⁵ ». Tout est alors question de quantité, le café, tel le *pharmakon*, réunissant les bienfaits du remède et les dangers du poison : consommé avec mesure, il donne un regain de vie aux esprits fatigués, mais bu avec excès, il brûle estomac et cerveau et corrompt le sang. Or Balzac, connu pour ses extravagances en tout genre, passe pour ne pas avoir fait preuve de modération en la matière, et de son propre aveu – même s'il y a, comme nous le verrons, de quoi nuancer les propos mêmes de l'auteur –, il ingéra des « torrents de café⁶ » pour honorer ses engagements auprès de journaux et d'éditeurs tout autant que pour soutenir d'ambitieux projets romanesques, ceci dans une inflation de liqueur et de littérature. Le café, dans sa dualité même, résume alors le paradoxe de la destinée de Balzac, qui est mort de s'être épuisé à vivre et qui s'est tu à force de mots. Irrémédiablement lié à la démarche créatrice de l'auteur, cet élixir a donc fini par emblématiser un *ethos* auctorial selon lequel le génie consume et consomme l'homme qui l'abrite. Le café de Balzac, peau de chagrin à la fois magique et fatale, a réalisé la célèbre formule « Vouloir nous brûle et Pouvoir nous détruit⁷ ».

Ainsi nous intéresserons-nous ici à la légende *noire* de l'œuvre balzacienne en étudiant le rôle poétique attribué par l'écrivain et ses contemporains à ce nectar oriental en démontrant, dans un premier temps, combien l'absorption de café relève pour Balzac d'un véritable régime littéraire, le protocole ouvrant sur le rituel, avant de développer, dans un second temps, l'influence prêtée au café sur le génie, l'auteur faisant du breuvage obscur, suivant une conviction éminemment consensuelle, le garant de l'inspiration.

Café et régime littéraire

Alors que le service du café apparaît dans les ouvrages de gastronomie tels que *L'Almanach des gourmands* ou *Le Gastronomes français* comme un des moments privilégiés d'une réception, tant en termes d'étiquette que de plaisir gustatif, l'usage balzacien de cette boisson s'inscrit au rebours de toute sociabilité pour constituer une habitude essentiellement solitaire. Pleinement conscient de cet impératif en matière de savoir vivre, Balzac joue les amphitryons prodigues avec ses invités en leur faisant déguster un café, succulent aux dires de Léon Gozlan, sans pour autant en partager une tasse avec eux, puisque la plupart du temps Balzac n'assiste pas aux repas dont il régale ses amis. Bien au contraire, le romancier réserve cette liqueur noire au temps de l'écriture, dans la solitude des mansardes qu'il loue jeune homme, ou dans la

Correspondance, Paris, Garnier Frères, 1962, tome 2, p. 35.

⁵ *Répertoire général des sciences médicales au XIX^e siècle*, Bruxelles, 1841, tome 5, p. 164.

⁶ Honoré de Balzac, lettre du 6 octobre 1846, in Roger Pierrot (éd.), *Lettres à Madame Hanska*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1990, tome 2, p. 371.

⁷ Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, in Pierre-Georges Castex (éd.), *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, tome 10, p. 85.

confortable demeure des Jardies. La correspondance de Balzac met d'ailleurs au jour l'essentielle association du travail et du café, le second accompagnant toujours le premier dans une relation de quasi-équivalence. L'auteur écrit ainsi à Charles Rabou qu'il « travaille nuit et jour, ne vivant que de café⁸ », l'exclusivité de l'activité se prolongeant dans les ressources d'un aliment unique, de même qu'il regrette dans une lettre adressée à l'Étrangère de s'être fait « l'esclave du travail et du café⁹ », formule qui termine de faire de la boisson et de la besogne un couple infernal à la gémellité tyrannique. L'équivalence des deux ouvre d'ailleurs sur une impossible dissociation, au point que Balzac énonce à madame Hanska qu'« il est impossible de travailler sans café¹⁰ ». Mieux, la boisson de prédilection de l'auteur finit par se confondre véritablement avec l'acte d'écriture : l'aromatique élixir constitue en définitive une véritable métonymie du travail, comme dans ce courrier à Zulma Carraud, où l'écrivain justifie le report de son séjour à la Poudrerie par la somme de textes à terminer : « N'étaient les travaux commencés et dont vous témoignera la goutte de café tombée sur cette page, je serais déjà à la Poudrerie¹¹ ». Cette goutte, assignée comme preuve du travail en cours, souligne ainsi la relation essentielle unissant breuvage et ouvrage, le café s'imposant dès lors comme un véritable symbole de l'écriture, dont il *marque* la réalité.

Et ce, dans un premier temps, pour des raisons matérielles. Lorsque le romancier liste les fournitures nécessaires à l'écriture, le café figure au même titre que les bougies et le bois, de manière à apparaître comme un véritable outil de travail. Balzac fait ainsi état dans sa correspondance des dépenses occasionnées par ses labeurs nocturnes, ce qu'il appelle avec humour ses « contes des *Mille et une Nuits*¹² », et calcule qu'entre « 1 fr. 50 cent. de bougies [...], 2 fr. de feu et 50 cent. de café, cela fait 4 fr. par nuit¹³ ». En tant que marchandise quasi professionnelle, le café perd alors de sa gourmandise en ce que sa réification se déconnecte de toute dimension alimentaire pour relever, *in fine*, d'une économie de l'écriture. Car s'il y a bien amalgame entre l'objet et l'acte, c'est avant tout parce que l'absorption du café fait partie intégrante du programme rédactionnel de Balzac. Cet emploi du temps dément, qui soumet l'écrivain à un rythme effréné, se distingue ainsi par la régularité protocolaire des horaires et des activités, dans lesquelles la prise de café tient une place cruciale. En voici d'ailleurs le détail, d'après ce qu'il en dit à Zulma Carraud en 1833 :

Il faut vous dire que je suis enfoncé dans un travail exorbitant. Ma vie est changée mécaniquement. Je me couche à six heures du soir ou sept heures comme les poules ; l'on me réveille à une heure du matin, et je travaille jusqu'à 8 heures ; à 8 heures, je dors encore une heure et demie ; puis je prends quelque chose de peu substantiel, une tasse de café pur, je m'attelle à mon fiacre jusqu'à 4 heures, je reçois, je prends un bain ou je sors, et, après dîner, je me couche¹⁴.

L'emploi du présent itératif, la présence obsessionnelle de l'heure et la brièveté des propositions qu'accentue la parataxe confèrent à ce programme une précision toute mécanique. Chaque activité acquiert alors le statut d'habitude, forgeant ainsi une routine

⁸ Lettre du 18 mai 1831 à Charles Rabou, in *Correspondance, op. cit.*, tome 1, p. 530.

⁹ Lettre du 13 janvier 1844, in *Lettres à Madame Hanska, op. cit.*, tome 1, p. 777.

¹⁰ Lettre du 22 janvier 1843, in *Lettres à Madame Hanska, op. cit.*, tome 1, p. 640.

¹¹ Lettre à Zulma Carraud du 2 juillet 1832, in *Correspondance, op. cit.*, tome 2, p. 35.

¹² Lettre du 16 décembre 1845, in *Lettres à Madame Hanska, op. cit.*, tome 2, p. 127.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Lettre à la duchesse d'Abrantès de 1825, in *Correspondance, op. cit.*, tome 1, p. 262.

poétique dans laquelle le café a sa place. Or dans cette planification des journées, le café prend au fil du temps une valeur rituelle, son absorption précédant et accompagnant le travail de l'écrivain avec une exactitude touchant à la manie autant qu'à une certaine liturgie créatrice. Alors que l'écrivain compte scrupuleusement le temps qu'il passe à dormir et celui qu'il prend pour travailler, la plupart de ses lettres à madame Hanska retraçant inlassablement les activités du ménage balzacien dans un luxe de détails temporels, Balzac recense les différentes tasses de café consommées, en commençant par celle qui précède la mise au travail : « Je viens de mettre des bougies dans les flambeaux, écrit-il à Ève Hanska, de faire mon café, et je vais essayer de reprendre le travail de nuit¹⁵ », de la même manière qu'il lui explique « mon café est passé ; je viens de le prendre et je commence *La Marâtre*¹⁶ ». Ce café inaugural, prémice et promesse de travail, engage donc une phase préparatoire aboutissant automatiquement à la mise en œuvre. Cet enchaînement, que rien ne doit perturber, nécessite en outre une ponctualité absolue si bien que Balzac s'astreint à des horaires fixes, sans quoi sa santé même se trouve dérangée. Racontant à sa future épouse qu'il a pris son café ne serait-ce qu'une demi-heure plus tard qu'à l'accoutumée, l'auteur se plaint de douleurs à la tête et au ventre, comme si le programme minuté qu'il s'impose avait fini par être intégré par la machine corporelle, dans une totale symbiose organique et poétique. Or le rythme du travail s'exprime très vite à travers la fréquence des prises de café, que Balzac compte et répertorie tout comme il calcule les heures qu'il voue à la rédaction de ses romans. Ainsi l'écrivain évoque-t-il « les trois tasses de café¹⁷ » prises quotidiennement alors qu'il doit rattraper un retard conséquent, de la même manière qu'il déplore la consommation d'une « livre de café moka » en huit jours. Nous sommes alors très loin de la prétendue cinquantaine de tasses que la légende se plaît encore à attribuer au romancier, puisqu'à raison de cinq cent grammes pour une semaine, Balzac ingère en réalité autour de soixante grammes par jour.

Mais si l'on a pu forger ce mythe de « caféinomanie », c'est justement parce que l'écoulement de la liqueur semble matérialiser l'écoulement du temps, au point que le café finit par devenir une donnée temporelle sous la plume même du romancier. Lorsque Balzac rapporte à madame Hanska sa consommation d'une livre en huit jours, il le fait après le développement suivant : « Il est 2h. ½ du matin ; je me suis levé une heure plus tard que je ne le voulais. Hier, je suis resté toute la journée dans mon cabinet sans en sortir, et tout est dit, l'inspiration est venue [...]. Mais à quel prix [...], voilà une livre de café Moka bue en 8 jours¹⁸ ! ». Ce qui ressort avant tout de cette citation n'est autre que l'obsession balzacienne quant au temps, plus précisément cette obsession d'une rentabilité du temps, de telle sorte que la quantité de café apparaît comme une mesure alternative des heures consacrées au travail comme si le temps se comptait désormais en grammes. Ainsi les orgies de café que l'on a pu prêter à l'auteur apparaissent-elles moins comme un fait que comme le symbole du rapport problématique à la temporalité qui caractérise Balzac, la boisson énergisante s'imposant comme la condition même de la course contre la montre qui condamna le romancier à racheter le temps. Le café, à travers les doses excessives que ses contemporains lui prêtèrent, semble ainsi avoir emblématisé le travail nocturne de l'auteur dans une sorte de continuum entre la noirceur de la boisson et l'obscurité de la nuit. Car le café est avant tout au XIX^e siècle

¹⁵ Lettre du 4 août 1847, in *Lettres à Madame Hanska, op. cit.*, tome 2, p. 660.

¹⁶ Lettre du 12 au 17 mars 1848, in *Lettres à Madame Hanska, op. cit.*, tome 2, p. 748.

¹⁷ Lettre du 16 mai 1843, in *Lettres à Madame Hanska, op. cit.*, tome 1, p. 686.

¹⁸ *Ibid.*

un puissant antidote contre le sommeil et la fatigue. Tous les ouvrages qui s'attachent à l'histoire du café se plaisent ainsi à rapporter de manière plus ou moins fantaisiste la légende de sa découverte, dont il existe deux versions, aussi révélatrices l'une que l'autre. Dans son *Essai sur le café*¹⁹, le docteur Laguerre rapporte ainsi la première légende selon laquelle le supérieur d'un monastère d'Arabie aurait fait boire à ses moines le breuvage excitant pour les tirer du sommeil les nuits de service, après avoir observé l'effet du caféier sur les chèvres qui en mangeaient les feuilles. Suit alors la seconde version : un muphti désireux de prolonger ses prières la nuit se serait aidé, parmi les premiers, des vertus énergisantes de la plante. Efficace contre toute forme de léthargie, Dumas en recommande, dans son *Grand dictionnaire de cuisine*, l'usage contre les stupéfiants, dont il stoppe les effets, tout particulièrement ceux de l'opium et de la belladone²⁰. Et justement, les contemporains de Balzac firent du café le compagnon nocturne du labeur titanique de l'écrivain. Si Baudelaire, Banville et Vitu notent sur un ton humoristique, dans « Le grand Balzac », que la tête de canne de l'auteur ne dort jamais et qu'elle « a la réputation d'ingurgiter plus de café noir que son maître ; ce qui suppose une quantité d'environ deux mille pintes par heure²¹ », Gustave Desnoiresterres expose dans le numéro du 13 septembre 1850 de *L'Ordre* « qu'aux Jardies on faisait de la nuit le jour [...]. M. de Balzac, qui aimait le sommeil, et qui s'arrachait aux draps avec une peine incroyable, buvait constamment du café²² ». Jules Lecomte rapporte quant à lui dans *L'Indépendance belge* du 22 août 1850 que le romancier « travaillait des jours et des nuits, ne vivant que de café²³ ». C'est donc dans son appariement avec l'écriture que l'addiction balzacienne accède à la légende, la somme de travail s'étant matérialisée dans les flots de café ingurgités et le rythme éreintant de l'écrivain laborieux ayant résonné dans le bruit fabuleux de l'enchaînement des tasses.

Pourtant ces habitudes de travail dépassent le simple gain de temps pour constituer une véritable prescription poétique. Bien loin d'être une pure fantaisie d'artiste, ce programme astreignant relève de ce que Gautier a pu nommer une « méthode d'avoir du génie²⁴ », que l'auteur imposa à de nombreux jeunes écrivains désireux de percer dans le monde des lettres :

Se donnant pour exemple, il nous prêchait une hygiène littéraire. Il fallait nous cloîtrer deux ou trois ans, boire de l'eau, manger des lupins détrempés comme Protogène, nous coucher à six heures du soir, nous lever à minuit, et travailler jusqu'au matin [...]. Moyennant ce régime, il promettait de faire de nous, avec les dispositions naturelles qu'il se plaisait à nous reconnaître, un écrivain de premier ordre. [...] Nous nous levâmes plusieurs fois à minuit, et après avoir pris le café inspireur, fait selon la formule, nous nous assîmes devant notre table [...]²⁵.

¹⁹ J.-N. Laguerre, *Essai sur le café*, Paris, Didot Jeune, 1818, p. 9.

²⁰ Alexandre Dumas, *Grand dictionnaire de cuisine*, Paris, Alphonse Lemerre, 1873, p. 333.

²¹ Théodore de Banville, Charles Baudelaire, Auguste Vitu, « Le Grand Balzac », *L'Année balzacienne*, 2008/1, p. 332.

²² Gustave Desnoiresterres, « Études contemporaines. M. H. de Balzac », article du 13 septembre 1850 dans *L'Ordre*, in Stéphane Vachon (éd.), *1850. Tombeau d'Honoré de Balzac*, PUV, 2007, p. 458.

²³ Jules Lecomte, « Funérailles de M. de Balzac », article du 22 août 1850 dans *L'Indépendance belge*, in Stéphane Vachon (éd.), *1850. Tombeau d'Honoré de Balzac*, op. cit., p. 133.

²⁴ Théophile Gautier, *Honoré de Balzac*, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, p. 57.

²⁵ *Ibid.*, p. 57-58.

De même, dans l'article de Gérard de Nerval pour le numéro de *La Presse* du 7 octobre 1850, le lecteur apprend que Balzac s'associa un jour à un jeune écrivain pour la rédaction d'un drame, écrivain qu'il plia aux habitudes de la maison :

À une heure du matin, un domestique en livrée entra dans la chambre du jeune homme, et lui dit : « Monsieur vous prie de vous lever. » Il se leva.

On le conduisit à la salle à manger ; il y trouva un repas servi. [...] Ensuite, on lui fit prendre du café très fort.

Au moment où le jeune homme finissait sa demi-tasse, Balzac entra dans ce costume de moine qu'il affectionnait comme robe de chambre, et lui dit : « Commençons²⁶ ».

Les formules employées par Gautier, telles qu'« hygiène littéraire », « régime » et « méthode d'avoir du génie », ainsi que l'emploi du verbe falloir attestent combien le mode de vie balzacien fut appliqué par l'écrivain comme un protocole créatif : le café relève bien d'une discipline ayant pour fonction de former l'apprenti écrivain et d'en parfaire la vocation par un processus alchimique appliqué au talent. Le programme défini par Balzac possède en effet une forte dimension conventionnelle, quasi maniaque, qui astreint l'écrivain à une forme de cérémonial, comme en témoigne le port d'un costume *ad hoc*. Il y a bien dans ces instructions, auxquelles Balzac se soumet comme ses élèves, une valeur initiatique confinant au rituel, si ce n'est à un certain sacerdoce. Qu'il s'agisse de la robe de bure ou bien de l'ascèse poétique, que Gautier décrit bien comme un mode de vie monacal, l'écriture récupère un certain prestige religieux, le « café inspirateur » de Balzac profitant dès lors d'une aura mystique. Aussi le fameux breuvage ne se limite-t-il pas au simple outil de travail et finit-il par s'attacher au processus créatif lui-même par sa fonction incantatoire, qui, tout en chassant les songes, appelle les fantasmagories de l'imagination.

Café et génie

En effet, le café constitue moins pour Balzac un moyen prosaïque de lutter contre le sommeil qu'un élixir permettant de domestiquer le talent en convoquant sur commande l'inspiration ; et s'il est bien le garant des activités nocturnes de l'auteur, c'est avant tout parce qu'il insuffle l'enthousiasme poétique tout autant qu'il dissipe les brumes de la fatigue. « Boisson intellectuelle²⁷ » par excellence selon une formule de Cabanis, le café apparaît pour les contemporains de Balzac comme le philtre spécifique des hommes de lettres et des artistes, auquel il est censé « donne[r] de l'esprit²⁸ », pour reprendre un extrait du fameux *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert. Médecins et gastronomes s'accordent ainsi pour dire que le café agit plus particulièrement sur le cerveau, dont il stimule l'activité : Brillat-Savarin affirme qu'« il est hors de doute que le café porte une grande excitation dans les puissances cérébrales²⁹ », tout comme *Le bon usage du thé, du caffè [sic] et du chocolat* de de Blegny invite à voir dans « la tête »

²⁶ Gérard de Nerval, article du 7 octobre 1850 dans *La Presse*, in Stéphane Vachon (éd.), 1850. *Tombeau d'Honoré de Balzac*, op. cit., p. 515.

²⁷ Pierre Jean Georges Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, Crapart, Caille et Ravier, 1805, tome 2, p. 110.

²⁸ Gustave Flaubert, *Le Dictionnaire des idées reçues*, Paris, Gallimard, « folio classique », 1979, p. 495.

²⁹ Jean Anthelme Brillat-Savarin, *Physiologie du goût ou méditations de gastronomie transcendante*, Paris, Gabriel de Gonet, 1848, p. 86.

« la partie de tout le corps sur laquelle le café produit de plus considérables effets³⁰ ». Ce que confirme en outre *Le Répertoire général des sciences médicales au XIX^e siècle* :

[Cette boisson] détermine dans l'estomac une stimulation qui ne tarde point à s'étendre à toute l'économie animale. Les facultés morales et intellectuelles deviennent plus vives et plus actives sous son influence. [...] En un mot, tous les travaux de l'esprit et de l'imagination sont plus prompts et plus parfaits. Que de savans, que d'artistes et de littérateurs ont dû à l'usage de cette boisson [...] une partie de leur génie et de leurs inspirations³¹ !

Suivent alors les exemples de Rousseau, Fontenelle ou Voltaire comme autant d'arguments d'autorité visant à prouver que le café est un nectar spirituel. Il est d'ailleurs particulièrement savoureux de noter que cette boisson est recommandée aux hommes de lettres dans des ouvrages tels que *Physiologie et hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit* ou *De l'hygiène des gens de lettres*, dans lesquels le café s'illustre comme une véritable Muse culinaire dans une démarche de naturalisation du génie et de pharmacologie du talent. Appartenant à ce que les physiologistes appellent « les stimulants physiques », parmi lesquels figurent le vin ou le thé, le café profite aux travaux intellectuels en ce qu'il excite la pensée, échauffe la verve, éclaire les idées. L'on diagnostique alors aux penseurs l'usage modéré d'un tel expédient en tant que le café « peut être regard[é] comme [la boisson] par excellence pour tous ceux qui s'adonnent aux travaux de cabinet ». Le mythe des « cafés littéraires », pleinement opérant au XIX^e siècle selon Vincent Laisnay, conforte d'ailleurs, en la prolongeant, cette réputation de philtre intellectuel, par une sorte de continuité entre la boisson et le lieu où elle se consomme. Que l'on lise le portrait du cafetier dans *Les Français peints par eux-mêmes* ou bien *L'Histoire anecdotique des cafés*, l'établissement se caractérise par la présence de célébrités littéraires et incarne un lieu d'émulation où les convictions poétiques s'énoncent quand les œuvres s'y écrivent. L'exemple du Procope, visité par les grandes figures philosophiques du XVIII^e siècle, détermine ainsi le fantasme d'un café cénaculaire et poétique dans le sillage duquel on se plut à inscrire différents commerces du siècle suivant. Larousse, dans la notice qu'il consacre à la célèbre décoction, affirme ainsi que « si l'on admet, avec un certain nombre de médecins, que le *café* est la boisson la plus propre à exciter, sans les troubler, les fonctions du cerveau, on ne sera pas étonné de voir les établissements où se boit le *café* devenir des lieux de réunions dans lesquels s'agitent les questions relatives aux choses de l'esprit³² ». Après avoir expliqué que la Révolution remplaça, en ces lieux, les discussions littéraires par les débats politiques, le lexicographe insiste sur la reprise des anciennes habitudes avec le retour de la paix, et cite entre autres les exemples du café de la Régence ou celui du Vaudeville comme quartiers généraux des romantiques avant de poursuivre son répertoire tout au long du siècle. Alors que Vincent Laisnay insiste sur l'invalidité de telles représentations, la fréquentation du café relevant d'une stratégie promotionnelle plutôt que créatrice, l'élaboration d'un tel mythe souligne combien le siècle a pensé le café comme intrinsèquement lié à l'univers littéraire.

Dans ces conditions, le régime poétique de Balzac prend tout son sens car, comme ses contemporains, l'auteur croit fermement aux vertus inspiratrices d'un produit qu'il

³⁰ Nicolas de Blégny, *Le bon usage du thé, du café, du chocolat pour la préservation de la santé et pour la guérison des maladies*, Paris, Étienne Michallet, 1687, p. 180.

³¹ *Répertoire général des sciences médicales au XIX^e siècle*, op. cit., p. 163-164.

³² Pierre Larousse, s.v. « Café », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1865-1890, tome 3, p. 59.

nomme significativement son « Hypocrène [*sic*]³³ ». Dès lors, si le protocole poétique de Balzac implique une ritualisation des activités, il requiert en outre une codification de la préparation du tonique, nécessairement réalisé « selon la formule », d'après Gautier. Car le café de Balzac est avant tout une décoction toute personnelle résultant d'un mélange de moka, de martinique et de bourbon, dans des proportions gardées jalousement par l'auteur. Aussi Léon Gozlan se rappelle-t-il dans *Balzac en pantoufles* le soin que mettait le romancier à réaliser ou à présider la préparation de cette « décoction savante, subtile, divine, qui était à lui comme son génie³⁴ ». Mais au savoir-faire s'ajoute l'impératif d'une matière première de qualité qui conduit Balzac à arpenter Paris en quête de la précieuse marchandise. Son ancien secrétaire explique ainsi que le romancier se fournissait toujours chez les mêmes épiciers, Gozlan poursuivant que ces emplettes ne représentaient « pas moins d'une demi-journée de courses à travers Paris³⁵ ». Autant dire que le café ne saurait être une chose prise à la légère ! Pourtant, l'objectif de l'auteur n'est pas de trouver un café gouteux mais un café efficace, la qualité du produit ne se mesurant pas à ses arômes mais bel et bien à son pouvoir d'inspiration. Aussi détaille-t-il la composition de son petit-déjeuner dans une lettre à sa mère, soit « un œuf et une demi-tasse », avant de s'exclamer « ô Lobligeois !... où es-tu ?... Je n'ai pas de grandes inspirations avec ce café³⁶ », le Lobligeois en question n'étant autre qu'un de ses épiciers de prédilection. Pareillement, alors que l'écrivain se trouve à Saché, il précise à l'Étrangère que « [s]on café est venu de Paris, [car il] en [prend] [là] de détestables » et « attribue [son] incapacité cérébrale à ce mauvais café³⁷ ». Goûté comme une drogue et non comme un aliment, le café s'apprécie en effet comme une potion sous l'influence de laquelle « le poète jouit de ses facultés décuplées³⁸ ».

Balzac développe d'ailleurs cette idée en 1839 dans son fameux *Traité des excitants modernes*, publié en appendice d'une réédition de *La Physiologie du goût*. Entre l'alcool et le tabac prend ainsi place le café, auquel Balzac prête, en homme de son temps, une forte influence sur le système cérébral au point que la rubrique s'adresse tout particulièrement « aux illustres chandelles humaines, qui [se] consum[ent] par la tête³⁹ ». Se présentant d'entrée de jeu comme un très grand consommateur, le romancier dévoile à ses lecteurs des recettes et formules tenant le milieu entre l'exposé physiologique et la prescription auctoriale qu'il désigne comme « l'Évangile de la veille et du travail intellectuel⁴⁰ ». Ainsi, après avoir énoncé la composition du café et les différentes manières de le préparer, Balzac en développe les effets sur l'esprit dans un registre épique à même d'en célébrer le pourvoir :

[Après la prise de café], tout s'agite : les idées s'ébranlent comme les bataillons de la grande armée sur le terrain d'une bataille, et la bataille a lieu. Les souvenirs arrivent au pas de charge, enseignes déployées ; la cavalerie légère des comparaisons se développe par un magnifique galop ; l'artillerie de

³³ Lettre du 18 avril 1847, in *Lettres à Madame Hanska*, op. cit., tome 2, p. 46.

³⁴ Léon Gozlan, *Balzac en pantoufles*, Paris, Calmann Lévy, 1890, p. 41.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Lettre à madame Balzac du 13 juin 1832, in *Correspondance*, op. cit., tome 2, p. 14.

³⁷ Lettre du 17 juin 1848, in *Lettres à Madame Hanska*, op. cit., tome 2, p. 871.

³⁸ Honoré de Balzac, *Voyage de Paris à Java*, in Pierre-Georges Castex (éd.), *Œuvres diverses*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, tome 2, p. 1156.

³⁹ Honoré de Balzac, *Traité des excitants modernes*, in Pierre-Georges Castex (éd.), *La Comédie humaine*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. 316.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 318.

la logique accourt avec son train et ses gargousses ; les traits d'esprit arrivent en tirailleurs ; les figures se dressent ; le papier se couvre d'encre, car la veille commence et finit par des torrents d'eau noire comme la bataille par sa poudre noire⁴¹.

Contre toute inertie et toute stérilité de l'esprit, le café met donc en branle les facultés intellectuelles de manière à les rendre productives : la métaphore martiale témoigne ainsi de la profusion des pensées, de leur fulgurance mais aussi de leur aspect structuré. Si le pluriel, omniprésent et que prolonge la parataxe, convoque bien l'image de la prolifération, l'isotopie militaire, avec ce qu'elle implique de rigueur, contredit toute anarchie pour signifier le nombre, certes, mais aussi l'ordre. Dès lors, l'usage du café concilie raison et rhétorique dans une véritable consécration de l'idée et du verbe. Par un phénomène de transsubstantiation créateur, le café se métamorphose donc en encre, la couleur noire manifestant l'essentielle parenté du nectar et du texte. Ainsi cette boisson s'impose-t-elle comme une source d'énergie créatrice au confluent de considérations médicales et mystiques qui l'inscrivent dans l'imaginaire balzacien des forces vitales. Très influencé par le magnétisme, Balzac voyait en effet dans l'énergie un fluide impondérable et intangible dont les propriétés sont celles de l'ignition. Or comme l'indique la comparaison finale avec la poudre, le phénomène inspirateur se comprend bien en termes de thermodynamique, le café constituant un « torrifiant intérieur⁴² », dont l'action se porte essentiellement sur le système nerveux :

Le café agit sur le diaphragme et les plexus de l'estomac, d'où il gagne le cerveau par des irradiations inappréciables et qui échappent à toute analyse ; néanmoins, on peut présumer que le fluide nerveux est le conducteur de l'électricité que dégage cette substance qu'elle trouve ou met en action en nous⁴³.

Le café galvanise donc l'esprit en générant une énergie que Balzac apparentait à l'électricité. Alors que ces considérations quasi médicales semblent éloigner le propos de l'auteur des questions poétiques, il convient de remarquer qu'elles unissent au contraire de manière essentielle café et création. Car en réalité, le *Traité des excitants modernes* s'intéresse avant tout à l'économie corporelle ainsi qu'aux capacités de production de l'organisme. Convaincu que la distribution harmonieuse de l'énergie garantit la fonctionnalité optimale de tous les organes, la concentration de vie dans une de ses parties rompt l'équilibre et se fait nécessairement au détriment du reste du corps. Or justement, le développement des facultés cérébrales vient concurrencer la génésique dans une opposition de la production textuelle et de la reproduction sexuelle :

Appelez la vie au cerveau par des travaux intellectuels constants, la vie s'y déploie, elle en élargit les délicates membranes, elle en enrichit la pulpe ; mais elle aura si bien déserté l'entresol, que l'homme de génie y rencontrera la maladie déceamment nommée frigidité par la médecine⁴⁴.

Cette conviction en une rivalité de la sexualité et de la poétique fonde alors le mode de vie exemplaire auquel le romancier voulait plier les aspirants au génie. Ainsi, avec les lupins, les veillées et le café, Balzac aurait recommandé selon Gautier de « vivre dans la chasteté la plus absolue. [...] Selon lui la chasteté réelle développait au

⁴¹ *Ibid.*, p. 26.

⁴² *Ibid.*, p. 22.

⁴³ *Ibid.*, p. 22-23.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 9.

plus haut degré les puissances de l'esprit⁴⁵ ». On comprend dès lors combien la consommation du breuvage exotique, mis sur le même plan que la chasteté, fut pensée par Balzac comme un coefficient intellectuel visant à sublimer l'esprit par la concentration de l'énergie dans le système cérébral. Alliant diététique et mode de vie, l'« hygiène littéraire » promue par l'écrivain devait soumettre l'inspiration à la rigueur et bien loin d'ouvrir sur la liberté d'un quelconque paradis artificiel, sa « méthode d'avoir du génie » ambitionnait de commander à l'imagination.

Cette brève étude a ainsi tenté de démontrer que la consommation balzacienne de café ne fut pas une extravagance mais le fondement d'un art poétique. Fourniture et élixir, le café s'inscrivit en effet dans un programme poétique aux allures de régime littéraire et ressortit à une ritualisation de l'écriture : il s'agissait alors tout autant de conjurer le sommeil que de réveiller l'inspiration. Mais en tant que tel, la consommation balzacienne de café se limite à l'habitude ; elle constitue un « gest[e] superfic[i], [une] mani[e], avec quoi [Gautier et Gozlan] composèrent des anecdotes qui nous amusent et ne nous apprennent rien⁴⁶ ». En réalité, si le café est devenu l'emblème de l'auteur, c'est avant tout parce que ses propriétés correspondaient aux spécificités du génie balzacien. L'exotique breuvage dit l'opiniâtreté d'un homme qui se voulut infatigable ainsi que la prolixité d'un auteur dont on reconnut, de son temps, la fièvre créatrice et l'imagination débordante. En effet, si les articles parus après sa mort font bien de Balzac un Sisyphe⁴⁷ poussant inlassablement et à bout de plume une œuvre sans fin, journalistes et écrivains convoquèrent aussi la figure de Prométhée⁴⁸ de manière à dire les ressources de l'inspiration balzacienne, José-Luis Diaz précisant que « c'est [d'ailleurs] cette version gigantomachique [de la mythologie balzacienne] que retiendra de préférence la postérité immédiate⁴⁹ ». Si certains se moquèrent de l'enthousiasme de l'auteur, tel Eugène Poitou qui lui reproche un « esprit [...] échauffé par un travail excessif et par l'abus du café, en proie à une sorte d'excitation fiévreuse et dévorante⁵⁰ », d'autres saluèrent l'esprit d'un romancier qui était « moins un homme qu'un cerveau, moins un cerveau qu'un laboratoire où toutes les choses qu'il voyait et qu'il entendait se fondaient et s'amalgamaient pour se transformer en livres⁵¹ ». Aussi ne doit-on pas s'étonner, selon Octave Mirbeau, que « le cerveau [de l'auteur] ait pesé si lourd et qu'il soit mort d'une hypertrophie du cœur⁵² ».

⁴⁵ Théophile Gautier, *Honoré de Balzac*, *op. cit.*, p. 56.

⁴⁶ Octave Mirbeau, *La 628-E8*, *op. cit.*, p. 561.

⁴⁷ Dans l'article du 25 août 1850 de Joseph Fioupou pour *Le Pouvoir* (in Stéphane Vachon (éd.), 1850. *Tombeau d'Honoré de Balzac*, *op. cit.*, p. 255) et dans le portrait du romancier par Gautier, *op. cit.*, p. 53.

⁴⁸ Amédée Achard, article du 25 août 1850 dans *L'Assemblée nationale*, in Stéphane Vachon (éd.), 1850. *Tombeau d'Honoré de Balzac*, *op. cit.*, p. 222.

⁴⁹ José-Luis Diaz, *Devenir Balzac. L'invention de l'écrivain par lui-même*, Paris, Christian Pirot, 2007, p. 215.

⁵⁰ Eugène Poitou, « Monsieur de Balzac, ses œuvres et son influence sur la littérature contemporaines », article du 15 décembre 1856 dans la *Revue des Deux Mondes*, <http://www.revedesdeuxmondes.fr/article-revue/m-de-balzac-ses-oeuvres-et-son-influence-sur-la-litterature-contemporaine/>.

⁵¹ Alfred Dauger, « Encore un de moins ! – Éditeurs et écrivains. – Débuts de M. de Balzac. – Ce que coûte une réputation », article du 25 août 1850 dans *Le Pays*, in Stéphane Vachon (éd.), 1850. *Tombeau d'Honoré de Balzac*, *op. cit.*, p. 229.

⁵² Octave Mirbeau, *La 628-E8*, *op. cit.*, p. 564.